Document generated on 06/05/2025 2:56 a.m.

Études internationales

Dumont, René. *Finis les lendemains qui chantent. Tome 3. Bangladesh-Népal : « l'aide » contre le développement*. Paris, Éditions du Seuil, Coll. « L'Histoire immédiate », 1985, 288 p.

Luc Cyr

Volume 17, Number 1, 1986

URI: https://id.erudit.org/iderudit/701982ar
DOI: https://doi.org/10.7202/701982ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)
1703-7891 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Cyr, L. (1986). Review of [Dumont, René. *Finis les lendemains qui chantent. Tome 3. Bangladesh-Népal : « l'aide » contre le développement*. Paris, Éditions du Seuil, Coll. « L'Histoire immédiate », 1985, 288 p.] *Études internationales*, *17*(1), 199–200. https://doi.org/10.7202/701982ar

Tous droits réservés © Études internationales, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

représente une remarquable contribution au domaine des études sur le développement.

Rodolphe DE KONINCK

Département de géographie
Université Laval, Québec

DUMONT, René. *Finis les lendemains qui chantent. Tome 3. Bangladesh-Népal: « l'aide » contre le développement.* Paris, Éditions du Seuil, Coll. « L'Histoire immédiate ». 1985, 288 p.

Il n'y a pas loin de cinquante ans maintenant que René Dumont chasse les moulins à vent. Un demi-siècle qu'il a passé à tonner et à tempêter, à crier et à fulminer contre les pratiques des pays dits riches qui, sous le couvert d'une générosité grandiloquente et toute à leur honneur, ne cessent d'entretenir ou d'aggraver la misère des pays dits sous-développés. Toute une vie à lever des procès d'intentions contre le néo-colonialisme qu'il a vu grandir sous ses yeux et qui l'a visiblement dégoûté. Au gré des années et des événements, ses cibles de prédilection sont notamment devenues la Banque mondiale dont il cherche à troubler la bonne conscience en dénonçant l'inefficience, les bourgeoisies locales corrompues jusqu'à l'os qui font dévier une bonne partie de l'aide internationale dans leurs poches, le néo-colonialisme mesquin qu'exercent les grandes puissances en supportant des régimes de paille qui, s'ils ne savent faire prospérer l'économie de leur pays, servent bien les intérêts étroits de ceux qui les soutiennent.

Sans être grossier, on peut résumer l'axe dumontien en un seul énoncé: l'aide internationale est l'opium des nations pauvres. Elle les oblige à la dépendance. Elle façonne leur économie de manière à devenir le rouage sans lequel tout s'écroule. L'économie est à tel point orientée en fonction de cette assistance que les bonnes performances sont mal accueillies, puisqu'elles ont pour résultat d'amincir disproportionnellement l'enveloppe provenant de l'aide internationale. Dans ces circonstances, les gouvernants locaux ont intérêt à présenter des bilans économiques catastrophiques, à maintenir le pays dans un registre de pauvreté qui force la main secourable à se tendre, à sanctionner les pratiques usurières indiginènes qui saignent les paysans au profit d'une polarisation croissante de la propriété terrienne entre les mains d'une minorité, et même au besoin à conduire volontairement des projets de développement à l'échec puisque la réussite a paradoxalement pour effet d'accentuer la pauvreté. Ce raisonnement amène Dumont à qualifier l'aide internationale de frein au développement et à lui attribuer tous les torts. Il la nommera d'ailleurs « l'aide » contre le développement.

En écrivant le troisième tome de « *Finis les lendemains qui chantent...* », René Dumont a choisi de reprendre ce credo en l'apprêtant, dans le premier volet du livre, au cas particulier du Bangladesh puis, dans la seconde partie, à celui du Népal. L'angle d'attaque est assez simple: recenser les possibilités matérielles qu'offre le pays (ressources agricoles, forestières, halieutiques, etc.), examiner l'exploitation qu'on en fait et confronter ces pratiques à celles qui, selon lui, maximiserait le rendement des ressources. Pour convaincre le lecteur ou la lectrice de la justesse de son point de vue, Dumont multiplie les exemples et les anecdotes. Il nous raconte les discussions qu'il a eues avec un tel, nous rappelle les pronostics pessimistes qu'il avait déjà émis au sujet de telle expérience de développement qui a évidemment échoué, nous parle de lui, de sa vie, de la véracité de ses études antérieures et fait montre de fausse modestie. Il débouche invariablement sur les mêmes conclusions: techniquement parlant, le Bangladesh et le Népal présentent des possibilités d'exploitation qui pourraient atténuer, sinon abolir, la misère matérielle; cependant si ces pays ne parviennent pas à s'en libérer, c'est, nous dit candidement Dumont, parce que « tous les pouvoirs s'y opposent ». (p. 89)

Pour Dumont, la situation est élémentaire: s'il y a pauvreté, c'est qu'il y a complot. Les bailleurs de fonds de l'aide internationale et les bourgeoisies locales conspirent pour tenir les pays sous-développés dans la misère. Ceux qui possèdent les moyens et

les pouvoirs de changer quoi que ce soit sont mal intentionnés. Il y a des bons et des méchants. C'est une vision manichéenne du phénomène qui conduit à des jugements simplistes et primitifs, qui n'ajoute rien à ce que tout le monde connaît déjà, et qui ne fait que choquer les âmes sensibles. Non pas que les faits rapportés par Dumont soient faussés; au contraire, ils sont exacts et expriment bien l'extrême pauvreté qui sévit dans ces pays. Sur ce point, l'ouvrage n'est pas sans intérêt. Là cependant où il perd de sa saveur au point d'en devenir indigeste, c'est lorsque l'auteur se met à interpréter. Il se laisse alors emporter par des jugements ethnocentriques parfaitement comparables à ceux qui troublaient la vue et l'esprit des bons pères jésuites qui ont écrit bien des âneries sur le compte des Indiens d'Amérique. À défaut de comprendre le sens que les autochtones prêtent à leurs actes, il s'offusque contre ce qui lui semble être la bêtise ou encore s'acharne à diminuer et ridiculiser leurs pratiques culturelles. Tantôt, il reproche aux imams musulmans d'entretenir la pauvreté en s'objectant à l'éclosion du progrès, tantôt il confond corruption et filiation parentale étendue, tantôt il épilogue sur les souffrances atroces que ces gens pourraient éviter s'ils savaient s'y prendre correctement et s'ils abandonnaient certaines manies qui sont contraires à l'accumulation des biens.

Évidemment, il ne s'agit pas de se prononcer sur les valeurs qui habitent les gens de ces pays, mais de comprendre les pratiques qu'elles animent, les gestes qu'elles provoquent et le sens qu'elles leur confèrent. Et maladroitement, Dumont écarte ces questions du revers de la main. Par exemple, il ne s'intéresse pas à la perception que les Bangalais ou les Népalais ont de la pauvreté comme expérience vécue quotidiennement. Il ne cherche pas à comprendre les règles qui régissent ces sociétés. Les réseaux d'échange et de parenté l'indiffèrent totalement. Le sens que les acteurs investissent dans le monde ne le préoccupe pas et pourquoi en serait-il ainsi puisqu'il a tout compris d'avance. Il n'étudie pas, il professe. Il ne cherche pas la vérité, il l'a déjà. En tentant d'imposer sa rhétorique dans le champ des influences et de l'explication du monde, Dumont fait preuve de messianisme et de colonialisme idéologique.

Si Dumont semble avoir réponse à tout, il y a quand même un sujet qui le travaille. Il s'interroge sur le fait que les paysans escroqués par les usuriers ne se révoltent pas. Pas plus que ne se soulèvent les femmes dominées par les hommes et que ne s'insurgent les démunis écrasés par les nantis. Cette façon de courber l'échine face à la domination renverse complètement Dumont. L'absence de combat ou de vélléité de combat pour se relever de cet état de pauvreté chronique le mystifie. Il ne s'explique pas cette soumission et ce fatalisme. Or, s'il avait su approfondir cette question, et seulement celle-là, il n'aurait pas écrit son livre comme il l'a fait. Il se serait salutairement ouvert à tout un champ de connaissances qui lui échappe et qui s'appelle l'anthropologie. Il aurait sans doute délaissé la propagande pour contribuer à une meilleure compréhension de cette pauvreté qu'il ne fait que dénoncer. En somme, par sa démarche Dumont démontre bien que la vertu n'est pas la voie idéale pour parvenir à la connaissance.

Luc CYR

Département de sociologie
Université Laval, Québec

ÉTUDES STRATÉGIQUES ET MILITAIRES

MALCOMSON, Robert W. *Nuclear Fallacies: How We Have Been Misguided Since Hiroshima*. Montreal, McGill-Queen's University Press, 1985, 164 p.

La qualité et la quantité d'armements nucléaires des deux super-puissances ont provoqué depuis un certain temps un débat qui est à la fois rétrospectif et prospectif. D'aucuns se penchent sur l'origine de la course aux armements, d'autres examinent la théorie et la pratique de la dissuasion alors que certains mettent l'accent avant tout sur l'aspect politique des relations soviéto-américaines dont la course aux armements et la dissuasion ne sont